

Octuor

Deus ex machina (tome 4)

Extrait du Livre 5 – Les deux frères, Premier tableau – *Alea jacta est*

Prise de contact

Si je suis avec vous, ce matin, ce n'est pas pour revenir sur le passé ni vous entretenir de cette nouvelle sphère que je découvre davantage chaque jour, ni même de la présence diffuse que j'y décèle. Non, mon intention est de vous convier à un événement d'une importance et d'une gravité particulières.

Je vous imagine déjà interloqué, voire agacé par ce que je viens de vous dire : vous vous étonnez du ton péremptoire que j'adopte. Comment puis-je affirmer que ce qui va se dérouler devant nous sera capital ? Eh bien, faites-moi confiance, car c'est très simple. C'est tout bonnement parce que certains signes ne trompent pas. Je les ai immédiatement détectés ce matin : il s'agit de ce mélange de tension et d'excitation qui animait Tina et Nathanaël au petit-déjeuner. L'erreur n'est pas possible : quelque chose d'exceptionnel se trame aujourd'hui.

Me voici donc allongé nonchalamment au pied du bureau où Tina est assise. Elle est si concentrée qu'elle doit être en train de voguer dans le cyberspace. Peut-être communique-t-elle avec un correspondant lointain ou rédige-t-elle un message pour ses collaborateurs afin de leur détailler ce qu'elle souhaite d'eux ? Nathanaël, pour sa part, est debout près de la fenêtre juste à côté de l'énorme *monstera* dont le rôle est de tenter de nettoyer l'air pollué que nous respirons. Il regarde la pluie tomber sur New York.

Vêtu de sa chemise colorée et de son pantalon beige léger, il fait penser à un étudiant rêveur qui serait de passage, en vacances. Le contraste est saisissant avec Tina et son costume de cheffe d'entreprise, un magnifique, mais néanmoins très strict tailleur bleu ciel qui épouse si parfaitement son corps de sportive de haut niveau. C'est celui-là même qu'elle portait – ou lui ressemble-t-il à s'y méprendre ? – le jour où mon monde a basculé. Seule touche de fantaisie, elle arbore à son cou une superbe émeraude suspendue à un fin collier de platine, un bijou que je ne lui connaissais pas et qu'elle n'exhibe, me semble-t-il, que depuis qu'elle a donné naissance aux jumeaux. Peut-être un cadeau du père de ses enfants. Ses cheveux blonds et soyeux, impeccablement ajustés pour frôler légèrement ses épaules reflètent la faible et hésitante lumière du jour.

Je les sens tous deux en train d'attendre ; c'est comme si je pouvais entendre les petits rouages de leur esprit tenter de se figurer pour la centième fois comment les choses se dérouleraient ; à moins qu'ils ne répètent dans leur tête les scénarios envisagés hier soir ou pendant la nuit, tandis que je gardais les enfants, blotti contre Marcella pour lui témoigner de mon infinie gratitude pour la tendresse qu'elle leur manifeste.

On tambourine discrètement à la porte. L'assistant de Tina, Rajesh, vient l'informer de l'arrivée de ses visiteurs : ils sont dans l'antichambre.

– Tu peux les faire entrer, lui dit Tina. Nous sommes prêts.

L'expression « nous sommes prêts » se veut inmanquablement une preuve de conviction. Elle indique, vraisemblablement plutôt à Nathanaël qu'à Rajesh, « que nous avons tout fait pour nous préparer, et que nous ne pourrions rien nous reprocher, quel que soit le résultat de cette entrevue ». Pour autant, elle dénote aussi incontestablement une certaine fébrilité de sa part.

Rajesh, un jeune homme originaire d'une famille indienne vivant en Amérique depuis deux générations, nous a rejoints récemment. C'est un garçon brillant, aimable et réservé que je sens hésitant en ma présence. Je l'impressionne visiblement. Il est sorti pour chercher les visiteurs et revient avec eux avant de s'esquiver discrètement.

Maintenant, je dois projeter le film au ralenti et, à l'occasion, que je me permette un court arrêt sur image, car ce qui va se produire sous mes yeux – sous les vôtres –, je le subodore, sera si intense que je ne saurais vous en rendre compte sans parfois devoir freiner le cours du temps.

C'est un véritable ballet qui se déroule devant moi. Je tente d'en imaginer la musique, du Tchaïkovski ou du Delibes, tout dépend si j'accorde la priorité à l'ambiance ou à l'intrigue. Bref, c'est avec une grâce puissante pleine d'aisance que Tina se lève pour accueillir ses visiteurs. Avec une lenteur chorégraphique, elle avance vers le couple qui vient d'entrer. Sa silhouette bleue d'athlète parcourt l'espace les séparant avec une élégance et une assurance choisies pour leur faire entendre qu'ils sont sur son territoire et qu'ici, c'est elle qui définit les règles du jeu. Ils ont beau représenter une autorité internationale chargée de veiller au respect de la loi, ils sont désormais chez elle, sur un domaine entièrement sous son emprise, en un lieu où elle règne en maîtresse quasi absolue. Le message du sourire qui s'imprime sur son visage ne laisse aucun doute : elle veut montrer à ces nouveaux venus une tranquillité et une sérénité que rien ne saurait troubler, une volonté inflexible que rien ni personne ne pourrait contrarier.

Le contraste entre les deux membres du binôme entrant est si saisissant que je ne puis m'empêcher à mon tour de me lever et de m'approcher d'eux pendant que Tina serre les mains et plonge ses yeux noisette dans ceux de ses interlocuteurs pour y lire leur intention profonde. La femme, une Asiatique d'une bonne trentaine d'années a l'air exagérément stricte et austère ; elle est vêtue d'un ensemble sombre constitué d'une veste et d'un pantalon qui me paraissent conçus pour masquer à la perfection son corps et lui offrir un aspect androgyne et irréel qui tranche avec la forte détermination émanant d'elle. Là, aucune ambiguïté ! Personnification souhaitée d'une loi désincarnée et omnipotente, elle est impeccablement coiffée de ce qui ressemble davantage à un casque de guerrière qu'à une véritable chevelure ; son maquillage plâtré plus que peint exacerbe une blancheur de peau surnaturelle et sa face albuginée se détache sur sa silhouette couleur de suie, comme une lumière prête à percer l'obscurité d'un mystère. Et au milieu de cette tête, deux yeux, pointes d'un noir de jais centrées sur Tina, seuls signes de vie, deux fentes taillées au couteau dans son masque, éclatantes et tenaces dans lesquels je perçois une volonté de jauger ce qui est clairement pris pour un adversaire à sa mesure et d'imposer une autorité que lui confère sa position, mais qu'elle sent s'effriter sous le sourire assuré de celle qu'elle entend impressionner.

Les deux femmes restent ainsi à se toiser l'une l'autre, chacune voulant avoir le dessus, cherchant l'endroit par où saisir l'autre pour lui faire une clef et la terrasser sur un tatami imaginaire au cours d'un combat d'arts martiaux dont, cela me semble évident, les deux sont des maîtresses incontestables. Quel spectacle ce serait d'observer de telles énergies contraires s'affronter dans une lutte physique et technique réelle et sans pitié ! Dans une histoire différente peut-être !

J'ai beau voir deux femmes en train de se préparer à une bataille que je prévois sans merci, leurs gestes figés dans le temps ne cessent de me rappeler ce combat de catcheurs embaumant la

testostérone auquel j'étais allé un soir, au Madison Square Garden, voilà très longtemps, en compagnie du Maître.

Je profite de ce que les deux s'étudient pour tenter de mieux détailler celle qui ose défier Tina dans son royaume. J'ai beau tourner autour d'elles en quête d'odeurs, je ne sens rien, comme si tout d'un coup elles avaient arrêté d'exister dans la réalité et qu'elles se seraient sublimes dans une dimension qui transcenderait celle à laquelle le commun des mortels est confiné. Cette femme, cette visiteuse, ressemble à un spectre, à une poupée articulée que toute vitalité aurait quittée depuis des lustres, à moins que son organisme ne soit si parfaitement aguerri qu'il ne laisse rien paraître de ses faiblesses ; une idée, une force, un concept plus qu'une vie palpant au rythme d'un cœur. C'est là, comme le dirait Gyalso, un état de perfection que ne peuvent atteindre que les plus grands maîtres, car il nécessite une concentration absolue, un contrôle total du corps et de l'esprit. Cette femme est un mur fait d'un métal foncièrement froid et inerte, lisse à la manière d'une surface polie inlassablement pendant une période incalculable, redoutable à la manière d'une arme longuement et patiemment forgée au-delà de la douleur, façonnée par les affres d'une souffrance sans limites. Je suis subitement saisi de terreur face à cet être ; oui, moi, Chiron, j'ai peur, car se présente devant moi une créature comme je n'en ai encore jamais rencontré. Et j'ai peur pour Tina, j'ai peur pour Nathanaël, pour les enfants, pour moi. Pourrons-nous résister à un tel ennemi ? – parce que, derrière cette absence, je flaire une agressivité absolue, aussi redoutable que sans faille. Tina sera-t-elle capable d'inventer la parade mettant hors de combat un adversaire à ce point inquiétant ? Pour la première fois, peut-être, je doute d'elle.

Tina a gardé son sourire, mais je sens qu'elle a évalué à son juste niveau la puissance qui vient d'entrer. Je la connais bien, Tina, et il y a des indices qui ne trompent pas ou, du moins, qui ne *me* trompent pas.

Elles sont parties s'asseoir près de la fenêtre. Nathanaël s'est contenté d'un signe de la tête en guise de salutation quand Tina l'a présenté en disant simplement : « Nathanaël Revel » comme si elle avait deviné qu'il serait superflu d'en rajouter, l'autre en sachant déjà sur lui plus que nécessaire. Ils se sont installés sur un canapé face aux visiteurs qui, eux, se sont assis dans de profonds fauteuils en cuir de mouton patiné. L'homme n'a dit mot. Il a serré brièvement la main de Tina et a fait un geste vers Nathanaël. Tous deux ont compris – mais est-ce de façon consciente ? – qu'ils ne sont là que pour observer le combat des cheffes et, dans le meilleur des cas, pour servir d'accessoire, voire de trophée.

Non, quelque chose ne va pas et cela me turlupine. Je suppose que l'un des deux hommes aura un rôle déterminant dans ce qui va se dérouler sous mes yeux. En ce moment précis, je ne saurais dire lequel des deux sera le maillon faible qui fera basculer l'affrontement en faveur de l'une ou de l'autre, et je me demande si l'un des quatre en est déjà conscient – peut-être l'une des femmes ?

L'individu flanquant l'Asiatique adopte l'attitude de détachement qui sied à un enquêteur venu s'entretenir avec des témoins qui, bien que puissants et privilégiés, représentent essentiellement pour lui des sources d'information et d'indices. Son professionnalisme va jusqu'à balayer la pièce d'un œil technique à la manière d'un détective détaillant froidement une scène de crime pour s'imprégner de l'ambiance y régnant afin de mémoriser ce qui pourra peut-être lui servir plus tard. Il mâchonne quelque chose, probablement un caramel, si je me fie au faible effluve qui émane de lui.

Alors que les deux femmes lancent la conversation sur des banalités – comment s'est passé votre voyage ? À quel hôtel êtes-vous descendus ? Vous y trouvez-vous à l'aise ? –, je m'étonne de voir le regard que Nathanaël porte sur l'individu assis devant lui : on dirait qu'il essaye de

décèler en lui un élément qui lui serait familier. Face à cet inconnu, je le sens inhabituellement intéressé, bien disposé à son égard, presque comme s'il avait pour lui une sympathie qui aurait préexisté à leur rencontre et qui contraste avec le duel que les deux femmes se livrent, pour l'instant à fleurets mouchetés, mais pour combien de temps encore ? C'est étonnant, car jamais je ne l'ai vu ainsi observer un étranger...

La visiteuse explique la raison de leur présence. Elle ne met pas de gants et plonge directement dans un sujet trop complexe pour moi, car nécessitant des compétences que, pauvre de moi, je n'ai pas. Mais, rassurez-vous, j'ai d'autres atouts dans mon jeu – vous le savez, vous qui me connaissez maintenant. J'entends les mots de « restructuration », de « bourse », de « virements » et de « prélèvements », mots qui me sont devenus moins étrangers depuis que je suis les conversations entre Tina et Nathanaël. C'est ce qui me permet de les relever et de vous les communiquer.

Tiens, je détecte un petit air de satisfaction chez la visiteuse, un relâchement, pendant qu'elle poursuit sa longue tirade d'une voix qui emprunte parfois des intonations techniques, quasi métalliques, que l'on adopterait – il me semble – si l'on cherchait à dissimuler un message plus personnel derrière un jargon exagérément professionnel et ésotérique. Oui, j'en suis à présent convaincu : ce message, je le sens, il nous souffle à peu près : « attention, j'en sais plus sur vous que vous croyez, ne me sous-estimez pas, préparez-vous à une lutte sans merci dans laquelle, avec l'aide de la loi, je suis sûre de gagner ». Je me demande si Tina l'entend. Avec son esprit si rationnel, son être si particulier, reste-t-elle encore capable de ressentir avec ses tripes ce que d'autres pensent dans leur for intérieur ?

Pour tenter de l'avertir, je me suis levé et me suis approché d'elle. Près d'elle, je peux, quand elle est assise, mettre ma tête contre la sienne. Comme si elle voulait m'éloigner, tout en me commandant de me coucher, elle a posé sa main pendant une seconde sur mon cou, suffisamment pour que nous échangions et que je sonde son sentiment en lui communiquant mon diagnostic. Je suis rassuré : elle sait, elle a compris.

Désormais allongé, mes yeux rivés à ceux de la visiteuse, je fais de mon mieux pour prendre mon air le plus méchant et tenter de la déstabiliser – n'est-elle pas humaine au fond ? Elle est solide, c'est un roc, ou plutôt, j'ai la sensation qu'elle était un roc, mais que, récemment, une minuscule faille a entaché sa perfection, lui donnant un atome de faiblesse, un point par lequel on peut l'atteindre, par lequel la lumière pourrait entrer. À moi d'essayer de découvrir la nature exacte de cette prise potentielle, son origine, et comment s'en servir pour parvenir à contrôler cet être que je n'hésiterais pas à qualifier de féroce.

Tandis que Tina répond avec calme et précision aux questions qui lui sont posées, expliquant avec force détails – sans pour autant trahir les secrets d'entreprise – ce qu'elle a fait après avoir pris la tête de l'empire de son père, l'établissement de la Fondation qu'elle lui avait promis de créer en bonne fille qu'elle est, ses efforts pour rendre les deux entités cohérentes entre elles, je sens l'agacement poindre chez son interlocutrice. Elle devait s'attendre à pouvoir déstabiliser plus facilement une gosse de riche qu'elle doit juger sans expérience. Soupçonne-t-elle sa nature singulière, cette caractéristique unique que je vous ai dévoilée jadis ? Je ne le crois pas. Est-elle pleinement consciente de toutes les épreuves qu'elle a traversées et qui l'ont durcie comme seuls les pires événements de l'existence peuvent le faire ? J'en doute. Elle en sait probablement bien moins sur ses deux interlocuteurs que ce qu'elle pense.

Il est une chose que je voudrais vérifier, mais je ne le puis directement, sous peine, peut-être, d'attirer l'attention de cette créature redoutable. Je décide donc de faire diversion en m'approchant de Nathanaël, fourrant ma truffe sur sa cuisse et me laissant longuement caresser par lui. Puis, alors que la conversation se poursuit, je vais voir l'autre homme et je tente également

de mettre mon museau sur sa jambe. Il se raidit et pose maladroitement sa main sur mon dos aussi loin que possible de ma tête dont, vraisemblablement, il craint une réaction brusque éventuelle. Non, Chiron ne mord pas, il analyse. Oui, j'analyse l'odeur qui me vient de lui, l'étrange odeur d'un être dans la pleine force de l'âge, qui d'ailleurs ressemble sous bien des aspects à celle de Nathanaël. Mais ce qui m'intéresse, c'est une senteur différente, plus discrète, celle provenant sans nul doute d'une femme, d'une femme amoureuse qui s'est livrée avec passion, sans aucune retenue, une senteur que je connais et qui est synonyme d'un abandon que seul le désir le plus violent permet de produire. J'en suis persuadé : cette odeur ne saurait être que celle de l'étrange visiteuse qui l'accompagne, une odeur qui s'est échappée d'elle au moment où elle cédait pleinement et sans réserve à cet homme qui est devenu pour elle ce que Nathanaël est pour Tina : indispensable, une source de vie, une justification même de l'existence, une *raison d'être*. Elle tient à lui plus que tout. J'en suis persuadé, à présent : la faille que j'ai détectée en elle, c'est lui ! Il est la brèche dans le bouclier de cette combattante, l'interstice par lequel on touchera le cœur vibrant de cet être apparemment froid et hors d'atteinte ! Je dois absolument en avertir Tina.

